



**GLOTTOPOL**

Revue de sociolinguistique en ligne  
n° 20 – juillet 2012

*Linguistiques et colonialismes*

Numéro dirigé par Cécile Van den Avenne

## **SOMMAIRE**

- Cécile Van den Avenne : *Linguistiques et colonialismes : communiquer, décrire, imposer.*
- Cécile Van den Avenne : *Linguistique et colonialisme, 1974-2012, un entretien avec Louis-Jean Calvet.*
- Gilles Couffignal, Michel Jourde : *Linguistique et colonialisme : la place des études sur le XVI<sup>e</sup> siècle européen.*
- Christian Lagarde : *Le « colonialisme intérieur » : d'une manière de dire la domination à l'émergence d'une « sociolinguistique périphérique » occitane.*
- El Hadji Abdou Aziz Faty : *Les enjeux du processus de grammatisation du pulaar vus à partir de la Grammaire de la langue poul (Faidherbe, 1882).*
- Aurélia Ferrari : *Des archives coloniales de Lubumbashi aux pratiques et représentations linguistiques actuelles : persistance d'un « impérialisme » linguistique ?*
- Alice Goheneix : *Stratification linguistique et ségrégation politique dans l'Empire français : l'exemple de L'AOF (1903-1945).*
- Géraldine Méret : *Le nom propre et la propriété. Quelques problèmes posés par la nomination en situation coloniale et missionnaire : le cas des Capucins français de Maragnan.*
- Cécile Van den Avenne : *« De la bouche même des indigènes ». Le statut de l'informateur dans les premières descriptions de langues africaines à l'époque coloniale.*

### **Comptes rendus**

Céline Amourette : *T. Stolz, C. Vossman, B. Dewein (dirs.), 2011, Kolonialzeitliche Sprachforschung. Die Beschreibung africanischer und ozeanischer Sprache zur Zeit der deutschen Kolonialherrschaft [Recherches linguistiques au temps des colonies. La description des langues africaines et des langues océaniques au temps de la domination coloniale allemande], Akademie Verlag, Brême, 312 p., ISBN: 978-3050051901.*

Clara Mortamet : *Sara Pugach, 2012, Africa in translation – A history of Colonial Linguistics in Germany and Beyond, 1814-1945, The University of Michigan Press, 291 p., ISBN : 978-0-472-11782-6.*

## LINGUISTIQUES ET COLONIALISMES. COMMUNIQUER, DÉCRIRE, IMPOSER

L'idée de ce numéro thématique partait d'une constatation : si les travaux sur la linguistique coloniale, ou sur les liens entre linguistique et colonialisme, sont bien représentés dans le domaine anglo-saxon et en langue anglaise, peu de travaux sont publiés sur cet objet en France et en français, depuis 1974, date de la première publication de l'ouvrage de Louis-Jean Calvet *Linguistique et colonialisme*, et les chercheurs qui s'y intéressent sont relativement isolés.

Par ailleurs, si l'on excepte le domaine spécifique de la « linguistique missionnaire » (sur lequel nous allons revenir) dont les liens avec la linguistique coloniale sont importants, les travaux publiés sont essentiellement le fait d'anthropologues et non de (socio)linguistes, et l'on peut faire la remarque que, contrairement à ce qui se passe en anthropologie culturelle, l'historiographie linguistique reste encore très muette sur les liens entre science linguistique et colonialisme.

Mais tout d'abord, que faut-il entendre lorsque l'on parle de « **linguistique coloniale** » ? Cette appellation regroupe des textes de description linguistique produits en situation coloniale par des descripteurs européens (essentiellement, mais il peut s'agir aussi d'« indigènes » participant à l'entreprise coloniale) sur des langues extra-européennes. Ils ont pour caractéristiques communes de proposer des représentations écrites relativement unifiées de ces langues « exotiques », selon des cadres d'analyse les rendant plus familières aux Européens et de les construire en objets de savoir. C'est ainsi que Joseph Errington dans *Linguistics in a Colonial World* (2008) définit ce qu'est la linguistique coloniale. Et ce n'est pas sans lien avec ce que Sylvain Auroux (1992) décrit sous le terme de *grammatisation*, soit un processus de construction d'un savoir linguistique (par rédaction de grammaires et dictionnaires) qu'il fait remonter à la fin de l'Antiquité occidentale, et qui s'est développé à partir d'une seule tradition linguistique, la tradition gréco-latine.

Les débuts de la linguistique coloniale sont contemporains du temps des Découvertes ou des Explorations, elle est donc d'abord le fait des Espagnols et Portugais. La première grammaire du castillan, celle d'Antonia Nebrija, est publiée en 1492, et la coïncidence n'est pas anecdotique. Ceux qui partent à la « découverte » du Nouveau Monde emportent cette grammaire dans leurs bagages et elle va devenir le cadre à partir duquel la plupart des langues amérindiennes vont être décrites dès le début du XVI<sup>e</sup> siècle (la première grammaire manuscrite du nahuatl, langue du Mexique, date de 1547). L'article de Gilles Couffignal et Michel Jourde, dans ce numéro, interroge les rapports linguistiques de domination propres à cette période de grammatisation intense qu'est la Renaissance européenne. Les auteurs montrent bien les deux dynamiques, soulignées déjà par Sylvain Auroux, qui semblent déterminer la pensée linguistique de l'époque : les « découvertes » géographiques, qui

augmentent considérablement le nombre de langues connues, et l'affirmation en Europe du vulgaire face au latin, qui permet l'émergence de nouvelles langues ainsi décrites et mises en valeur.

L'expansion européenne dans le Nouveau Monde, transformant la « découverte » en une entreprise de colonisation, fut accompagnée, dès ses débuts, d'une activité missionnaire de christianisation, soutenue par une activité de description linguistique et de traduction. À l'échelle mondiale, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle et jusqu'à l'époque contemporaine (si l'on songe aux travaux de la SIL, Summer Institut of Linguistics, une organisation chrétienne qui promeut la traduction de la Bible), l'activité linguistique missionnaire est celle qui a le plus contribué à la connaissance de la diversité linguistique. Les études sur la **linguistique missionnaire** se sont développées autour du groupe constitué par Otto Zwartjes, qui a fondé, en 2002, le *Projecto de Lingüística Misionera de Oslo*, dont le but est de promouvoir l'étude des premières descriptions modernes des langues non-indoeuropéennes réalisées durant la période coloniale espagnole et portugaise (XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle). Différents colloques, étendant le domaine d'étude aux autres espaces coloniaux, ont été consacrés à ce domaine et ont donné lieu à la publication de plusieurs ouvrages. Si la linguistique missionnaire n'est pas à proprement parler représentée dans ce numéro, les écrits missionnaires le sont, à travers l'article de Géraldine Meret, prenant pour corpus des récits de voyage de Pères Capucins partis évangéliser les Indiens Tupis au Brésil dans les années 1613-1614, ou la contribution de Cécile Van den Avenne dont une partie du corpus consiste en grammaires rédigées par des missionnaires. J'y reviendrai en évoquant le type de sources dont dispose le chercheur s'intéressant à ces questions.

Une autre approche possible de la question, et c'est celle majoritairement privilégiée dans les travaux d'anthropologues, est d'analyser comment les technologies de l'écrit européennes ont permis la production de descriptions linguistiques qui ont fixé la représentation de langues allant de pair avec une représentation des territoires et des groupes sociaux-culturels des espaces colonisés, et comment, à partir de ces travaux descriptifs, la différence linguistique a pu devenir une ressource pour représenter et naturaliser des inégalités dans les milieux colonisés. Ces travaux s'intéressent donc aux relations entre le travail descriptif et ce que l'on nomme **idéologies linguistiques**. Et l'on peut citer ici les travaux de Judith Irvine sur l'Afrique de l'Ouest (2008), également l'article de J. P. Chrétien (2010) sur un dictionnaire missionnaire français-kirundi, dans le prolongement de ses travaux sur les constructions ethniques dans l'Afrique des Grands Lacs, et sur la mobilisation de la théorie dite hamitique. Dans ce numéro, la contribution d'El Hadji Abdou Aziz Faty sur les enjeux de la grammatisation du pulaar, s'inscrit dans cette démarche. Il y montre comment certains travaux d'époque coloniale (et plus particulièrement ceux de Faidherbe), par les catégorisations et délimitations qu'ils ont créées et mobilisées, ont contribué à la fixation d'une identité haalpulaar. Les travaux coloniaux de description linguistique ont pu avoir des effets sociaux durables, jusqu'à la période postcoloniale, en dessinant le contour de langues et de peuples perçus puis se percevant comme différents, en promouvant une langue véhiculaire neutre, ensuite réappropriée (c'est le cas du swahili au Congo Belge, bien décrit par ailleurs dans les travaux de Johannes Fabian), en introduisant des hiérarchies entre langues produisant des situations de diglossies durables. Dans ce numéro, l'article d'Aurélia Ferrari sur le swahili de Lubumbashi montre bien les liens entre politique linguistique coloniale et perceptions des hiérarchies linguistiques à l'époque postcoloniale.

Une autre façon de penser les liens entre linguistique et colonialisme est d'analyser le **versant linguistique du processus colonial** : imposition linguistique et négation linguistique

(imposition de la langue du colonisateur, minorisation de la/des langues des colonisés), nomination et renomination des individus, des peuples, des lieux comme autant de pratiques d'appropriation. Il s'agit donc aussi de s'intéresser aux politiques linguistiques menés par les États coloniaux, et au delà, aux liens entre expansion impérialiste et expansion linguistique. Cette approche politique « par le haut » sous-tendait l'ouvrage de Calvet *Linguistique et colonialisme* (1974), observant principalement la politique linguistique de la France à l'intérieur, autour de l'idée de « colonialisme intérieur », forgée par Robert Lafont, sur laquelle revient, dans ce numéro, l'article de Christian Lagarde, et hors de ses frontières. S'inscrivant dans cette perspective, l'article d'Alice Goheneix, qui revient sur la politique linguistique menée en Afrique Occidentale Française', s'attache à rendre compte d'une politique de « francisation restreinte » et fortement différenciée, où l'impérialisme linguistique ne va pas de pair avec une expansion de la langue du colonisateur.

De quels types de sources dispose le chercheur s'intéressant à la dimension linguistique de la colonisation ? Des ouvrages de linguistique bien sûr, des grammaires, des dictionnaires, mais également des récits de voyage, des comptes rendus de missions, des échanges épistoliers... Comme le souligne Errington, toutes les situations coloniales, quelles qu'elles soient, ont engendré des textes à dimension méta- ou épi-linguistique, qui représentent désormais une part importante des archives coloniales. Mais les textes dont l'objet n'est pas explicitement linguistique peuvent contenir des mots, des glossaires, des récits, qui sont une autre façon d'appréhender la dimension linguistique de ce que l'on appelle parfois la « rencontre coloniale » (*colonial encounter*). Ils peuvent nous en apprendre d'ailleurs parfois beaucoup plus que les dictionnaires et grammaires, qui gommant bien souvent les conditions matérielles de leur production, et les interactions qui ont sous-tendus leur rédaction. Johannes Fabian fut précurseur dans l'exploitation de ce genre de sources, déjà dans son ouvrage *Language on the road* (1984). Il y étudie l'utilisation du swahili dans deux journaux de voyage, l'un rédigé par un militaire et l'autre par des Pères Blancs, relatant tous les deux une mission depuis la côte de l'Afrique Orientale jusqu'à la région des Grands Lacs et publiés à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. À travers ses analyses, il tâche de répondre à ces interrogations : comment ces voyageurs pouvaient-ils communiquer avec leurs intermédiaires et les gens qu'ils rencontraient ? Comment ont-ils acquis les compétences linguistiques qu'ils disent avoir ? Et à quoi ressemblait la langue qu'ils utilisaient comme mode d'échange ? Dans ce type de travaux, il s'agit de s'intéresser aux **pratiques communicationnelles à l'époque coloniale** (celles des voyageurs, des militaires, des fonctionnaires, des missionnaires,... utilisant des interprètes, apprenant des rudiments de langues locales, etc.), et aux ressources linguistiques utilisées dans ces interactions. L'article de Géraldine Méret sur les processus de renomination à l'œuvre dans des récits de mission de Pères Capucins, ainsi que celui de Cécile Van den Avenne sur l'usage des informateurs dans les premières descriptions de langues africaines à l'époque coloniale s'inscrivent dans cette perspective. Le premier montre comment le langage est aussi « un mode d'appropriation symbolique du monde » ; le second fait le lien avec les travaux historiographiques sur la constitution du savoir linguistique.

L'ensemble des articles de ce numéro rend ainsi compte d'approches diverses dans la façon dont on peut appréhender les liens entre linguistique et colonialisme, et de façons diverses d'analyser et mobiliser les sources, avec des variations d'échelle dans la perception des phénomènes (du micro au macro, du geste individuel à la politique étatique). L'entretien que nous a accordé Louis-Jean Calvet faisant retour sur les circonstances d'écriture, de publication ainsi que sur la réception de son ouvrage *Linguistique et colonialisme* nous permet aussi de revenir sur l'émergence de cet objet dans le champ de la recherche française. Du XVI<sup>e</sup> siècle au XX<sup>e</sup> siècle, les deux bornes temporelles du processus colonial européen sont

tenues et les prolongements postcoloniaux contemporains sont également interrogés. Quant à la géographie qui se dessine dans ce numéro, c'est essentiellement celle d'un espace qui se construit à partir d'un regard métropolitain français. On pourrait le regretter, et l'on aurait aimé pouvoir lire aussi des contributions de chercheurs travaillant sur de tout autres espaces coloniaux. Mais d'une certaine manière, c'est assez compréhensible, les recherches des linguistes rejoignant ici celles des historiens français, avec lesquelles elles dialoguent encore trop peu (pensons par exemple aux travaux d'Emmanuelle Sibeud ou à ceux de Sophie Dulucq, ou à ceux de J. P. Chrétien déjà cités). Le travail sur les sources françaises est loin d'être épuisé au contraire, et nous espérons que ce numéro aura contribué aussi à faire du lien et à susciter d'autres travaux ainsi que des collaborations entre chercheurs.

## Bibliographie

- AUROUX S., 1992, *Histoire des théories linguistiques*, t.2, Paris, Mardaga.
- CHRETIEN J. P., « Découverte d'une culture africaine et fantasmes d'un missionnaire. Le *Dictionnaire français-kirundi* du Père Van der Burgt (1903) entre ethnographie, exégèse biblique et orientalisme », *Afriques* [En ligne], n° 1/2010, mis en ligne le 21 avril 2010, URL : <http://afriques.revues.org/363>
- DULUCQ S., ZYTNICKI C. (dir.), 2006, « Savoirs autochtones et écriture de l'histoire en situation coloniale (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles). Informateurs indigènes, érudits et lettrés en Afrique (nord et sud du Sahara) », *Outre-mers. Revue d'histoire*, n° 352-353, décembre 2006.
- ERRINGTON J., 2008, *Linguistics in a Colonial World. A story of Language, Meaning, and Power*, Blackwell Publishing.
- FABIAN J., 1984, *Language on the road. Notes on Swahili in two Nineteenth Century Travelogues*, Hambourg, Verlag.
- FABIAN J., 1986, *Language and colonial power. The appropriation of Swahili in the former Belgian Congo 1880-1938*, Berkeley, University of California Press.
- IRVINE J., 2008, « Subjected words : African linguistics and the colonial encounter », *Language and communication*, vol.28, n° 4, oct., pp. 323-343
- IRVINE J., 1993, « Mastering African languages : the politics of linguistics in nineteenth-century Senegal », *Soc. Anal.* 33, pp. 27-46.
- SIBEUD E., 2002, *Une science impériale pour l'Afrique ? La construction des savoirs africanistes en France (1878-1930)*, Paris, Editions de l'Ehess.
- ZWARTJES O., HOVDHAUGEN E. (dirs.), 2004, *Missionary Linguistics / Lingüística misionera*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins.

# **GLOTTOPOL**

Revue de sociolinguistique en ligne

**Comité de rédaction** : Michaël Abecassis, Salih Akin, Sophie Babault, Claude Caitucoli, Véronique Castellotti, Régine Delamotte-Legrand, Robert Fournier, Emmanuelle Huver, Normand Labrie, Foued Laroussi, Benoît Leblanc, Fabienne Leconte, Gudrun Ledegen, Danièle Moore, Clara Mortamet, Alioune Ndao, Isabelle Pierozak, Gisèle Prignitz, Georges-Elia Sarfati.

**Conseiller scientifique** : Jean-Baptiste Marcellesi.

**Rédacteur en chef** : Clara Mortamet.

**Comité scientifique** : Claudine Bavoux, Michel Beniamino, Jacqueline Billiez, Philippe Blanchet, Pierre Bouchard, Ahmed Boukous, Louise Dabène, Pierre Dumont, Jean-Michel Eloy, Françoise Gadet, Marie-Christine Hazaël-Massieux, Monica Heller, Caroline Juilliard, Jean-Marie Klinkenberg, Jean Le Du, Marinette Matthey, Jacques Maurais, Marie-Louise Moreau, Robert Nicolai, Lambert Félix Prudent, Ambroise Queffélec, Didier de Robillard, Paul Siblot, Claude Truchot, Daniel Véronique.

**Comité de lecture pour ce numéro** : Pascale Barthélémy, Claude Caitucoli, James Costa, Laurent Demanze, Maria do Céu Fonseca, Michel Jourde, Jean de Dieu Karangwa, Philippe Martel, Bruno Maurer, Didier Péclard, Anna Pondopoulo, Alain Ricard, Henri Tourneux, Gérard Vignier.

Laboratoire Dysola – Université de Rouen  
<http://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol>

ISSN : 1769-7425